

Lucie DREYFUS : femme de combat

Nous sommes bien après les faits mais je souhaitais raconter des souvenirs d'auparavant, notamment mes ressentis quelques jours avant la dégradation d'Alfred... cela devrait commencer ainsi...

Je me souviens de ce jour-là, nous étions un soir de décembre, la lune était pleine, je parvenais à peine à fermer les yeux. La nouvelle anéantissait mon souffle, mon esprit, mon âme...

Ce que je craignais était bel et bien arrivé.

Mes yeux luisaient, mes mains tremblaient.

« CONDAMNE à la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée et à la dégradation militaire publique ! » s'était écrié le juge du conseil de guerre. A qui l'eut cru ?

Le ciel me tombait ardemment dessus tel un coup de poignard dans mon cœur, la mort m'emportait...

Mon mari qui m'avait chérie, m'avait soutenue, m'avait encouragée, était devenu le pire des démons, un criminel.

Depuis le début de cette affaire, je ne pouvais consentir à croire la foule, mais malheureusement, ni une ni un ne voudrait me croire, ne pouvant eux-mêmes se défier de l'hubris, tel des sauvages manquant de discernement. La cause ? L'antisémitisme, bien sûr ! Beaucoup pensaient que l'écriture d'Alfred était similaire au traître qui avait communiqué des informations aux Allemands et qu'il fallait pour cette simple raison, l'accuser. Mais pour nous, les Dreyfusards, ce n'était qu'un prétexte...

Le bruissement de la porte de chambre me réveilla de mes brusques spéculations dont je ne parvenais à m'éclipser.

Ce ne pouvait qu'être, Mathieu, le cher frère d'Alfred. Il n'ouvrit pas la porte mais un silence palpable se fit ressentir entre les murs froids de la demeure. Les pas s'éloignèrent tandis que je coupais mon souffle. Mes larmes semblables à un déluge de pluie me vinrent soudainement. Nous étions le trente et un décembre, le jour où j'avais rencontré Dreyfus pour la première fois.

Le lendemain, je marchais auprès de Mathieu au coin d'une rue, lorsque je surpris des hommes habillés d'une culotte et d'une chemise blanche qui criaient, ce qui me tétanisait...

« A mort Dreyfus ! A mort le traître ! »

Encore cette mauvaise habitude... Lorsque je stressais, mes mains ne se contrôlaient plus, je pouvais me gifler ou lancer ce que je parvenais à toucher.

Mathieu sortit de ses gonds et s'empressa de répondre, suivi d'un ricanement aigu de l'un de ses hommes qui avait insulté Alfred.

Oui, l'antisémitisme, à cette période -là, était un sujet enfoui et honteux que portait la société, et lorsqu'il eu l'occasion de pointer le bout de son nez, les conséquences désastreuses qu'il

entraîna à la suite de son apparition, ne furent pas remises en question mais furent approuvées, ce fut le cas pour mon mari...emprisonné par le simple fait de s'assumer juif.

Ainsi, tous les combats de la société se révélaient au grand jour, et lorsque le monde y faisait face, ne voulant pas être écarté de la société, se mêlait à la foule et rentrait dans le moule et acceptait ainsi les idées de celle-ci, l'antisémitisme était donc indestructible, inévitable mais évident. Nous qui défendions la justice, nous nous faisons injurier, moquer, et cet événement fut un des exemples que la société n'était pas faite de briques mais de cailloux.

Je suis une femme, une femme aussi coquette que modeste.

Mais ces jours-ci, je devenais le cauchemar inéluctable de toutes les jeunes filles qui grandissaient sous l'œil hagard et malicieux de leurs mères, tels des vautours rodant autour de leurs prochains butins et qui ne manquaient jamais de planter leurs griffes, sous ma peau tels des tigres affamés.

Je savais ce qu'elles pensaient, mais ce devait être ma vie, si cela me permettait de laver l'honneur de mon mari.

Qu'il en soit ainsi, et je ne m'y plaindrai pas !

Or c'était ce que je pensais...

Une pensée infirme, une idée farouche persistait dans mon cœur. Je devais être cette bonne femme toujours là pour servir au mieux son mari, celle qui sait se taire, écouter et comprendre tout en hochant la tête comme un signe d'obéissance, toujours de rédemption, de soumission et être consciente de son impuissance. Le regard des hommes envers les femmes dans cette société n'était que mépris. Si encore, cette femme s'apprêtait à faire le contraire des idées stéréotypés de cette société !

Oui, je voulais parler, m'engager, qu'on m'entende, et que je puisse être la femme changeant les codes de ce pauvre monde dans laquelle nous vivions, en inspirant bonté et ne respirant que justice. Beaucoup me trouvaient courageuse, seulement c'était ce que je montrais, devoir avoir l'air forte mais au fond de moi, je m'enterrais à petits feux, je me sentais frustrée toujours et toujours à cause de cette société.

Je m'humectais les lèvres, seulement à l'idée d'y penser.

Je m'imaginai sortir dehors sans prévenir Mathieu, et déambuler seule dans les quartiers de Paris, sans savoir où mes pieds me mèneraient. Voir dehors le soleil décliner doucement, laissant traîner des traits de pinceaux orangés, observer le vent rugir, avec un calme ambiant me percutant à la fois. Je rêvais de continuer malgré la fatigue, pour arriver devant la place publique et me surprenant d'un rire tonique et repoussant.

Je me voyais crier et dénoncer l'injustice que subissait mon mari, à tel point que mon corsage se défaisait, ainsi je pensais aux femmes s'arrêtant et me regardant avec horreur, cachant les yeux de leurs enfants. De plus, je devais évidemment parler des HOMMES, eux, me jetant leurs chapeaux en signe de dégoût, en me huant avec les femmes présentes, en me crachant dessus et quand ma crise se finissant, mes yeux larmoyants tels des cascades mugissantes, je

pouvais seulement terminer cette rêverie en ne regardant pas des hommes ni des femmes mais des monstres.

Je me réveillai d'un cauchemar, éperdue dans mes pensées et j'ai alors ressenti cette frustration, ce manque en moi qui perdurait depuis toujours, m'envahir, et jusque-là ne parvenant pas à m'en exhiber. Je grelottais du au froid matinal. Je compris que c'était en vain. Tout ce que je désirais n'était pas là, a quoi bon s'imaginer des scénarios, si, en plus de cela, se terminait mal. Je ne voulais que deux choses, la libération de mon mari et la justice le concernant. Je voulais que le traître qui avait profité d'Alfred en le laissant prendre sa place, soit arrêté, de n'importe quelle façon.

Je ne pouvais que fermer les yeux et pleurer. Pendant ces heures de réflexion, le soleil apparut, et nous étions le 2 janvier 1895.

Mon mari, Alfred, se trouvait actuellement dans une prison parisienne, je me devais de le voir, j'en avais envie, j'en avais besoin. Je devais m'investir corps et âme pour lui, pour nous. Ainsi je me décidais !

Je souhaitais lui rendre visite, c'était pour moi, un premier pas pour la liberté, pour le bonheur, et cela pourrait me permettre d'affirmer les valeurs qui me tenaient le plus à cœur : la République, le Droit et la justice.

C'est ainsi que je me retrouvais dans une prison aussi déroutante que souffrante. L'odeur de la mort et de la cruauté s'imprégnaient dans le long corridor qui se pointait devant moi. Le gardien m'empressa pour voir le soi-disant « traître ». La première fois que je le vis, il était assis, l'air de ruminer et ses yeux étaient remplis de tristesse qui se transformèrent d'allégresse quand il me vit.

Il me regarda de ses yeux éperdus d'amour, et personne ne dit un mot, juste le silence susurrant le désir ardent que nous éprouvions l'un pour l'autre, nos regards exprimant la joie de nous retrouver. Nous étions prisonniers l'un l'autre de la sentence sur son sort. Notre avenir dépendait de cette décision et moi comme lui nous le savions bien.

Sans mot dire, je souhaitais me réfugier dans ses bras et nos respirations s'accordaient au fur et à mesure que l'on s'approchait l'un vers l'autre, or le contact physique était interdit.

Je me rappelais la première fois où je l'avais rencontré. Lors d'une des réceptions que mes parents avaient organisées, camarade de promotion de mon petit cousin, Paul.

Ensuite je me rappelais nos fiançailles en hiver et notre mariage à Paris le 18 avril 1890 à la grande synagogue de Paris.

Pendant plus d'une heure, nous nous sommes parlé, il m'a ainsi expliqué ses ressentis, sa douleur, et il me disait souhaitant me serrer d'une profonde étreinte, comme si nous étions voués à ne plus jamais nous revoir. Ce fut amèrement intense, maladroit mais mémorable. Je sus à partir de ce moment-là que jamais je ne l'abandonnerai. Je pouvais le rassurer avec l'entièreté de mon âme et je laissais paraître toute la confiance que je pouvais lui procurer pour lui donner foi. De plus, les conditions d'hygiènes dans lesquelles il survivait étaient immondes. Peut-être que pour certains je ressentais trop d'empathie pour mon mari, or c'était le père de mes enfants j'avais besoin de lui rappeler qu'il avait une famille aimante et des

enfants magnifiquement nées, Pierre Léon et Jeanne. Je concevais de lui renvoyer une image de lui-même qui pourra l'aider à conserver son estime de soi.

Je rentrais chez moi, accompagné de Mathieu, son bras en guise d'accoudeur, je me sentais tomber sous mon poids, pourquoi ?

Pourquoi était-ce lui parmi tant d'autres ? Serait-il égoïste de ma part de penser comme ça ? Quel rôle devrais-je jouer pour le sauver ? Serait-il prêt à faire quelque chose d'impardonnable dont la mort serait le seul remède pour me guérir ?

Je croulais sous ces questions. Ce fut une de choses que je me devais d'arrêter.

Je décidais donc de dormir et d'y remédier au moment voulu...

Je somnolais, et sans m'en rendre compte je m'étais endormie ! Peut-être bien que la visite imprévue de la veille eût réveillé en moi un espoir soudain, inexplicable. Je sentis que je pouvais aller mieux. Je m'appuyais vigoureusement sur le matelas de mon lit pour me relever puis j'ouvrais les fenêtres en humant l'air frais du matin.

Puis une pensée me vint ; « Comment devrais-je vivre pendant ce combat ? » Mathieu et moi étions les deux seuls dreyfusards à vouloir coûte que coûte sa libération, alors l'entraide était pour moi une espérance sans fin. C'est alors qu'on toqua à la porte.

C'était Matthieu, et cette fois il entra, ses yeux fougueusement sur et serein. Il me parla des possibles projets pour défendre son frère. Je réfléchis alors à comment moi je pourrais me rendre utile ; « Potentiellement, je pourrais écrire des lettres au parquet de la justice ou encore une pétition à la Chambre ou encore si d'autres mauvais événements survenaient comme une peine de plusieurs années, je pourrais devenir sa tutrice ? » avais-je pensé.

J'étais devenue une femme accomplie, pouvoir tout tenter pour Alfred, et pour cela être à l'encontre de la soi-disant justice. Par exemple, lorsque le commandant du Paty de Clam, lors de l'arrestation d'Alfred m'avait imposé une discrétion pitoyable, je ne pouvais hocher la tête mais je devais m'exprimer et c'est ce qui me poussait actuellement dès lors à avancer dans la vie, car oui les inégalités perduraient depuis longtemps, en tant que femme, je ne pouvais m'exprimer comme un homme mais notamment en tant que femme d'un « criminelle » ou d'un « traître ». Le fait de pouvoir m'exprimer était assez limité, autant dire que ma parole était en horreur à un bon nombre d'individus mais j'ai foi absolue en l'innocence de mon mari et rien ni personne ne me ferait changer d'avis.

Nous étions le 3 janvier 1895.

5 janvier 1895

Je m'effondrais, mon corps ne tenant plus, mon cœur arrêté tel une feuille se détachant d'un arbre. Ce fut simple, ce fut tel qu'ils l'eurent préparé !

ILS ?! OUI, ils, la justice, la police, les traîtres, TOUT LE MONDE, les antidreyfusards !

Telle était ma réaction à la dégradation de mon mari...

La nouvelle m'a ainsi dévasté, il a été dégradé dans la cour de l'école Militaire, à Paris, Il à été condamné au bagne à vie pour trahison et espionnage au profit de l'Allemagne !

Je hurlais telle une sauvage, je me sentais terriblement incomprise, mes efforts de conscience m'avaient permis de tenir jusque-là mais je me remis en question.

Telle une lionne, je ne me contrôlais désormais plus, avant d'être cette femme forte, j'étais avant tout humaine et cet évènement en avait été la preuve. J'étais terrassée, éberluée, sonnée mais avant tout, fatiguée, fatiguée de devoir battre une justice qui n'était pas pour la justice mais pour l'antisémitisme, s'il souffrait, c'était pour sa religion.

Je ne pouvais m'imaginer la scène, devoir se sentir honteux en sachant très bien son innocence mais donner raison à tous qui le croyait coupable car personne ne veut réellement entendre la vérité. Auquel cas, il aurait été libéré. Ce que je ne savais pas, c'était la suite des évènements, la presse s'était déchaînée, des magazines tels que le « Petit Journal », le 13 janvier avait donné son avis à la suite de cette détestable calomnie, à laquelle il avait dû faire face, seul, mon amant, mon mari, mon âme sœur.

Je ne pouvais remédier l'avenir qui me semblait désormais incertain.

Tout l'évènement me fut raconté bien plus tard, les années qui se sont ensuivis, mais cela s'est passée ainsi :

A 5 heure du matin, tout a commencé, il fut forcé de se lever, vers 7 heure 30 on l'emmena vers l'avenue de La motte-Picquet pour arriver à la prison du Cherche-Midi, avec son uniforme décousu et ses mains ainsi menottés, vers 7 heures 45, il quitta la prison pour l'école militaire suivie par le capitaine Lebrun-Renault accompagné de soldats, pelotons, cavaliers et enfin d'une foule enragée, puis vers 8 heures 05 , il fut emmené dans le bureau de l'adjudant mais mon mari, ne se laissant pas faire, s'est ainsi exprimé : « Je suis innocent, je vais le dire à la face du peuple... » Malheureusement, comme j'ai pu le constater, il fut tu par un général ce qui, en apprenant cela, me mit en colère. La foule grandissait, 4000 soldats se mettaient en position pour effrayer.

Ensuite, vers 8 heure 55, escorté, il arriva sur la place, le greffier, lut son jugement, mais évidemment mon mari se tenait droit, il montrait sa résistance. Nous pouvions lire dans les journaux ce qu'il ressentait : « Je souffrais le martyr, je me raidissais pour concentrer toutes mes forces, j'évoquais pour me soutenir les souvenirs de ma femme et de mes enfants » Même lorsque tout le monde fut contre lui, il ne flanchait pas et assumait au contraire son innocence, ce qui me plut chez lui, ce fut rude, mais cette dégradation montre que l'adversité de nos problèmes ne nous séparerait jamais. L'amour triomphe toujours. Lorsqu'il disait « Je suis toujours digne de faire partie de l'armée, et je crie « Vive la France ! » » après l'annonce de sa dégradation et que la foule nauséabonde lui criait « A mort ! », il ne montra aucun signe de faiblesse, c'est pour moi l'homme le plus courageux que j'ai connu de toute ma vie.

On lui arracha ses vêtements, brisa son sabre, mais lui s'écria ; « Vous direz à la France que je suis innocent ». Ayant perdu son statut militaire, on l'emmena à 9 heures 45 au dépôt de la préfecture de police pour être photographié puis emmené dans la prison de santé, en attendant son départ pour l'Île du Diable. Il était dit par le responsable du transfert qu'Alfred devait subir ; Dreyfus n'a exprimé aucun regret, fait aucun aveu, malgré les preuves irrécusables de sa trahison. Il doit en conséquence être traité comme un malfaiteur endurci tout à fait indigne

de pitié ». Il dut aller à l'île du Diable et je ne m'imaginai tout sauf ce dessein pour le plus respectable des hommes.

C'est ainsi vers midi, qu'il m'envoya des lettres, une phrase de ses lettres envoyées pour nous m'a marquée, c'était ce que je voulais pour lui ; « J'ai tenu la promesse que je vous avais faite. Innocent, j'ai affronté le martyre le plus épouvantable que l'on puisse infliger à un soldat.

Il s'est surpassé pour nous, pour notre amour, gardant l'espoir qu'un jour il serait libre, beaucoup d'autres obstacles sont survenus au cours de cette affaire, mais ce serait bien trop long à expliquer, ce que je savais, sur le moment n'était que le fait qu'il avait été dégradé, ce fut bien pire, mais mon état d'esprit avait évolué, je me sentais guerrière et prête à tout pour sauver celui que j'aime.

Aurélie GUILLEMOT